



Elle conduisit un homme dont les yeux étaient bandés. — Page 359, col. 2.

grandes difficultés à dissimuler plus longtemps sa honte.

Sa santé s'altérait, et son père et Markham avaient en vain cherché à lui démontrer la nécessité de prendre l'avis d'un médecin. Elle s'y était constamment refusée, et afin de laisser croire qu'elle ne souffrait que d'un mal physique momentané et sans importance, elle affectait un air de bonne humeur qu'elle était loin.... très-loin d'avoir...

Markham l'avait déjà questionnée souvent avec la plus grande sollicitude sur les causes de la tristesse et de l'abattement qu'il lui était impossible de cacher; il l'avait suppliée de lui ouvrir son cœur, comme une sœur à son frère; il lui avait suggéré l'idée de changer momentanément de lieux, de prendre de la distraction, afin de recouvrer sa gaieté perdue; mais à toutes ces avances elle n'avait répondu que d'une manière évasive.

Son père et Richard avaient de fréquentes conversations sur ce sujet; ils se perdaient en conjectures sur les causes de ce mauvais état de santé et de cette tristesse qui augmentaient sans cesse, et pour lesquels Ellen elle-même ne pouvait donner de motifs plausibles.

Souvent M. Monroë était porté à croire que les privations et la misère que sa fille avait endurées pendant les deux années qui avaient précédé leur installation chez Richard Markham avaient développé une profonde mélancolie dans cet esprit si profondément affecté et avaient engendré les germes d'une maladie mortelle dans une constitution naturellement faible.

Cette idée paraissait la plus vraisemblable lorsque le vieillard se rappelait les heures de travail, les veilles fatigantes, les souffrances de la faim, du froid et du temps rigoureux, que la pauvre fille avait endurées dans la cour de Golden-lane; et Markham cédait quelquefois à la même impression relativement aux causes du dépérissement physique et moral dont les effets devenaient de jour en jour plus apparents.

Cependant Richard réfléchissait que l'air frais et sain de la localité, et l'absence de tous tracassés pour se procurer les nécessités de la vie auraient dû produire un heureux effet.

Il décida donc M. Monroë à lui demander si elle ne nourrissait pas quelque affection secrète, quelque amour trompé ou malheureux, mais elle répondit négativement, et son père assura à son jeune ami qu'Ellen n'avait eu aucune occasion de captiver l'affection de quelqu'un ou d'accorder la sienne, et que par conséquent personne ne pouvait la trahir.

Sa véritable position ne fut donc pas un moment soupçonnée, et la cause de l'état maladif d'Ellen continua d'être l'objet de conjectures sans nombre et qui toutes se contredisaient les unes les autres.

Sept mois s'étaient écoulés depuis le jour fatal où la vieille sorcière l'avait jetée dans les bras de Greenwood.

Sept mois d'angoisses morales et de souffrances physiques...

La fin du mois de juillet approchait, et Ellen n'avait encore rien décidé de ce qu'elle ferait.

Souvent elle avait eu l'envie d'aller trouver Greenwood, d'essayer de toucher son cœur; mais alors elle se souvenait de la manière dont ils s'étaient séparés lors de sa dernière visite à sa maison de Spring-Gardens — elle rassemblait dans son esprit tout ce qu'elle savait du caractère de cet homme; — et elle abandonnait cette idée.

Ellen sentait qu'elle aimerait mieux mourir que d'accepter ses secours et d'être sa maîtresse, et il y avait des moments où elle éprouvait une si profonde haine contre lui, qu'elle espérait pouvoir se venger un jour de l'homme qui avait refusé de lui accorder la seule réparation qu'elle pût accepter.

Puis elle se ressouvait qu'il était le père de l'enfant qu'elle portait dans son sein; et alors

toute son animosité et toute sa colère se changeaient en larmes.

D'autres fois elle pensait à se jeter aux pieds de son père et à lui tout avouer; mais quelle est la femme qui ne tremble pas devant une pareille démarche? Puis, faibles mortels que nous sommes, n'avons-nous pas toujours une certaine confiance dans le hasard, et ne conservons-nous pas des espérances, même dans les situations les plus désespérées?

Pour Richard Markham, elle ne voulait pas, elle n'osait pas prononcer devant lui un seul mot qui l'eût forcée à rougir, et pourtant où pouvait-elle trouver un ami, si ce n'est près de son père, près de son bienfaiteur?

La situation de cette pauvre fille était réellement digne de pitié, et pour elle sentait déjà naître dans son cœur un sentiment d'amour et de sollicitude pour le petit enfant qui allait naître.

Souvent, à l'heure calme de la nuit, lorsque tout reposait autour d'elle, elle s'asseyait sur son lit pour pleurer amèrement.

Souvent, bien souvent, pendant que les autres oubliant leurs soucis dans les bras du sommeil, elle était en proie à une angoisse qui semblait ne devoir admettre aucune consolation.

Et alors dans ces heures de douleur et de solitude l'idée du suicide lui apparaissait, cette idée qui nous montre une dernière ressource, un soulagement certain à nos misères.

Mais, en présence de cette horrible pensée qui chaque nuit prenait une forme plus palpable et plus effroyablement définie, elle tremblait; elle aurait voulu s'y soustraire; elle luttait et elle s'écriait dans l'amertume de son désespoir:

— Retire-toi, tentateur!

Et le tentateur était toujours là, plus visible et l'attirant chaque jour de plus en plus!

Cette pauvre fille en était arrivée à ne savoir si elle affronterait le mépris humain, ou si, dans